



La conversation ne parut longue ni à l'un ni à l'autre. — Page 285, col. 3.

une valse, et grand fut le désappointement quand il dit qu'il n'en savait pas; on essaya de valser sur les airs de contredanse, mais il fallut y renoncer.

Marie dit à Pulchérie :

— Il faudra que nous lui apprenions au moins une valse... Monsieur Onésime, ajouta-t-elle, Pulchérie et moi, nous vous apprendrons une valse; vous viendrez aux heures où vous n'êtes pas à la mer, et, à force de vous jouer une valse au piano, nous vous la mettrons dans la tête, et vous pourrez nous faire valser avec votre flageolet; maman valse très-bien.

— Je te remercie bien de ta sollicitude, petite sournoise, dit madame de Fondois, mais je ne valse plus.

— Il y a Pulchérie qui valse à ravir.

— C'est déjà beaucoup, dit à demi-voix madame de Fondois à sa fille, que nous te laissons valser avec ton futur mari; mais avec qui et à quel titre valserait mademoiselle Malais?

— Ah! maman, c'est bien arriéré, ces idées-là; on laisse faire à Pulchérie ce qu'elle veut; on a confiance dans sa modestie et sa retenue, et on ne croit pas qu'elle sera perdue pour danser en tournant, au lieu de danser en allant à droite et à gauche.

On dansa encore deux ou trois fois la contredanse d'Onésime, puis on fit une collation et on se disposa à se séparer; il fut convenu que, dès le surlendemain, Onésime viendrait prendre sa leçon avec les deux jeunes filles. Ernest proposa de reconduire Bérénice et son frère; la lune se levait, on verrait la mer argentée par la lune.

Madame Malais et madame de Fondois dirent qu'elles étaient fatiguées. M. de Fondois et M. Malais se mirent de la partie; sans quoi on n'aurait pu la faire convenablement. M. de Fondois, en homme bien élevé, pensa que Bérénice, ayant été admise dans leur société, devait être traitée comme les autres femmes, et lui offrit son bras.

Onésime prit celui de Pulchérie au moment où le comte s'avancait; mais il ne put lui parler que

de choses indifférentes, parce que le comte marchait obstinément à côté de Pulchérie. Marie et Ernest étaient toujours en avant ou en arrière. M. Malais fit route à côté de M. de Fondois.

Quand on fut au bord de la mer, Bérénice rappela à son frère qu'il devait se mettre en route pendant la nuit, et qu'il fallait qu'il dormît au moins quelques heures. Les deux jeunes gens s'amusèrent à presser Onésime de s'aller coucher.

Pulchérie elle-même lui dit :

— Il faut vous reposer, Onésime; vous n'oubliez pas que nous vous attendons après-demain pour votre leçon.

Dans le peu de chemin que le frère et la sœur firent après avoir quitté les habitants du château, Onésime se montra si heureux de se voir admis au château, de ne plus être étranger aux habitudes et aux plaisirs de Pulchérie, que Bérénice n'eut pas le courage de le désabuser et de lui dire ce qu'elle pensait de leurs nouvelles relations avec elle.

Pendant ce temps, Pulchérie avait accepté le bras du comte de Morville. Elle n'était pas sans inquiétude de ce qu'il allait sans doute lui dire sur les familiarités d'Onésime; mais il eut le bon goût de n'en pas parler, et elle lui en sut gré.

La lune éclairait doucement le calme immense de la mer. Ils restèrent quelque temps à la contempler, puis les grands parents donnèrent le signal du retour. On se mit en devoir de gravir la côte qui va de Dive à Beuzeval.

On se retourna plusieurs fois pour voir la mer, puis on marcha dans les *cavées*, chemins creux de six à huit pieds entre des haies et des arbres, au pied desquels fleurissent tant de fleurs sauvages et bourdonnent tant d'insectes éclatants. Ernest et Marie marchaient fort en avant, Pulchérie et Morville fort en arrière.

M. de Fondois et M. Malais causaient de choses et d'autres. Morville fit à Pulchérie une déclaration d'amour qui n'était pas moins ampoulée et ne valait pas mieux que celle que le clerc avait rédigée pour Onésime; mais le langage de l'amour a

une si douce musique, que l'on se préoccupe peu des paroles.

Pulchérie voulut d'abord presser le père, et rejoindre M. Malais; Morville pria et pressa tant, qu'on consentit à rester à la distance où on était, à la condition qu'on causerait d'autre chose. La convention faite, celle qui l'avait imposée ne fit rien pour empêcher d'y manquer. Elle permit que Morville lui parlât encore de son amour.

Le lendemain, il se fit, au clair de la lune, une nouvelle promenade, dans laquelle Morville fit de nouvelles variations sur le même thème. Pulchérie se rejeta sur l'obéissance qu'elle devait à ses parents, et refusa la moindre réponse, si elle ne lui était dictée par eux.

— Je ne puis encore parler à vos parents, répondit Morville, d'abord parce que ce n'est pas de leur volonté, mais de la vôtre, que je veux tenir tout mon bonheur; ensuite il faut que j'aie, pour la forme, demander une sorte de consentement à mon père. Je ne pourrais me permettre une démarche officielle sans l'en avoir prévenu. Au nom du ciel, mademoiselle, laissez-moi lire dans votre cœur que ce n'est pas mon bonheur seul que je cherche dans l'union que je brûle de contracter, etc.

Et autres phrases creuses; et ainsi de suite pendant le temps nécessaire pour que Pulchérie crût, à ses propres yeux, avoir opposé une résistance suffisante.

Ils se rapprochèrent du reste de la société, et la jeune fille, qui tremblait fort et pouvait à peine parler quand elle était seule avec lui, fut plus hardie devant du monde, et prenant le moment où elle pouvait encore n'être entendue que de lui, mais où la réponse qu'il lui ferait serait faite par tout le monde, elle dit :

— Partez et revenez vite.

Le lendemain matin, Morville annonça qu'il était obligé de s'absenter pour une douzaine de jours. Le soir, Pulchérie, retirée de bonne heure dans sa chambre, eut avec Morville, qui s'était glissé au bas de sa fenêtre, une conversation qui ne parut longue ni à l'un ni à l'autre.